

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Sexe, lyrisme et poésie

François Landry, *Le nombril des aveugles*, Montréal, Triptyque, 2001, 264 p., 22 \$.

Maxime Mongeon, *Une seconde d'achèvement*, Montréal, Leméac, 2001, 92 p., 14,95 \$.

Gilles Tibo, *Le mangeur de pierres*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 208 p., 22,95 \$.

Blandine Campion

Number 103, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37924ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Campion, B. (2001). Review of [Sexe, lyrisme et poésie / François Landry, *Le nombril des aveugles*, Montréal, Triptyque, 2001, 264 p., 22 \$. / Maxime Mongeon, *Une seconde d'achèvement*, Montréal, Leméac, 2001, 92 p., 14,95 \$. / Gilles Tibo, *Le mangeur de pierres*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 208 p., 22,95 \$.] *Lettres québécoises*, (103), 28–29.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

François Landry, *Le nombril des aveugles*, Montréal, Triptyque, 2001, 264 p., 22 \$.
Maxime Mongeon, *Une seconde d'achèvement*, Montréal, Leméac, 2001, 92 p., 14,95 \$.
Gilles Tibo, *Le mangeur de pierres*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 208 p., 22,95 \$.

Sexe, lyrisme et poésie

Quel que soit le biais par lequel on présente le couple — érotisme, émotion ou fable symbolique —, la donnée de base de toute histoire n'est-elle pas celle-ci : un homme, une femme ?

ROMAN
Blandine Campion

LES TROIS ŒUVRES ROMANESQUES dont il sera question ici développent justement des récits au cœur desquels le lecteur retrouve, avec un plaisir plus ou moins grand selon les cas, cet irréductible noyau de mystère qu'est le couple. Et il faut avouer qu'il est fascinant, pour le critique comme pour le lecteur amateur, de constater à quel point un thème né pratiquement avec la littérature elle-même, peut encore donner naissance à des récits qui sont d'exquises réussites... mais aussi à des pages tout simplement lassantes.

L'Inde au corps

Disons-le d'emblée, il y a au moins un point sur lequel il est possible d'être d'accord avec la présentation proposée en quatrième de couverture du roman de François Landry : ce dernier est un auteur qui possède, à n'en pas douter, une imagination tout aussi débordante que délirante. Poursuivant sur sa lancée érotique inaugurée en 1993 avec *La tour de Priape*, le romancier nous offre cette fois-ci *Le nombril des aveugles*, un roman qui a pour cadre principal l'Inde et ses mystères. Ce pays occupe, il est vrai, dans l'imaginaire érotique occidental, une place de choix, notamment grâce au célèbre *Kama Sutra*. Toutefois, il ne faudrait pas oublier que la sexualité revêt pour les hindous une dimension spirituelle qui va bien au-delà de la simple recherche du plaisir physique, dimension que François Landry a d'ailleurs amplement intégrée dans son roman. En effet, la construction même du récit repose en partie sur la croyance hindoue selon laquelle « l'avènement et la fin de l'humanité [sont divisés] en quatre tranches d'âge : *krita*, *tretâ*, *dvâpara* et *kali* », chaque âge représentant une étape de la dégradation de l'ordre moral du monde, de la perfection jusqu'à la destruction.

Karl (anthropologue) et Suzanne (architecte) possèdent justement une passion commune, celle de la mythologie indienne, qui va les conduire à Bombay où les attendent des aventures que l'on pourrait qualifier de rocambolesques, si la violence n'y tenait pas une si grande place : enlevé par les sbires d'un rajah « puissant et excentrique », le couple se retrouvera prisonnier d'un étrange harem nommé « le nombril de Vishnou », dans lequel ils vivront certes de multiples expériences sexuelles, mais surtout ils seront tantôt les victimes, tantôt les témoins de viols, de meurtres, de tortures, de scènes de cannibalisme... Les chapitres du roman s'enchaîneront donc au cœur de cet immense lit constitué d'une multitude de matelas où s'exercent toutes les fantaisies sexuelles, la tension dramatique (mais peut-on vraiment parler d'un « suspense efficace » ?) étant assurée par la volonté acharnée du couple de trouver la sortie avant la destruction finale. L'histoire concoctée par François Landry lui permet de

faire preuve d'une connaissance certaine de la mythologie et de la religion hindoues, tout en accumulant des épisodes plus extravagants les uns que les autres.

Le problème, c'est que l'on n'y croit pas... Le lecteur a en effet bien du mal à pénétrer dans cet univers fantasmagique malgré les références précises aux us et croyances des hindous, car la narration, même si elle est prise en charge par le personnage féminin, est constituée d'un discours pesant, parfois artificiel, souvent didactique, qui oscille entre le trop et le trop peu. Le lecteur a ainsi trop souvent l'impression que la narration souligne à gros traits ce qu'il faut retenir et comprendre de l'histoire (au cas où il n'aurait ni vu ni compris...), tout en lui proposant par ce biais un cours en accéléré sur les subtilités de la religion ou de l'architecture hindoues. D'autre part, certains éléments pourtant importants si l'on en croit leur récurrence (la figure du serpent, par exemple) ne trouvent jamais leur véritable justification. La fin elle-même, volontairement énigmatique j'imagine, nous laisse sur notre faim.



François Landry

À la longue (et le roman fait tout de même plus de 260 pages), le manque d'harmonie entre tous les éléments en présence finit par lasser...

Le cœur à vif

De son côté, dans son premier roman publié (l'adjectif est de poids, car annonciateur d'une bonne nouvelle : il y en a d'autres à attendre leur tour...), Maxime Mongeon traite d'un sujet qui, *a priori*, offre peu de surprises, tout en s'inscrivant dans la mouvance du récit amoureux contemporain, acharné à détailler les failles du sentiment et à autopsier des couples plus que moribonds. En effet, *Une seconde d'achèvement* se veut le récit d'un double échec et met en scène l'éternel motif du trio amoureux.

Il y a donc « elle », la femme doublement aimée, à la fois mère, épouse et amante, véritable pivot du récit, source de toute joie et de toute peine, déchirée entre « lui », l'époux malheureux par lequel « l'événement », fracture inéluctable, est arrivé, et ce « moi », amant-narrateur qui se glisse « comme un loup », furtivement, concrètement ou par le biais de son imagination, dans l'intimité blessée du couple en voie de désunion. Si le lecteur peut, de prime abord, être désarçonné par l'anonymat des protagonistes, tout comme d'ailleurs par cette narration à la première personne qui se donne des allures de vision omnisciente, très vite toutefois il entre dans cet univers feutré, créé par petites touches percutantes, comme autant de parcelles du quotidien qui acquièrent sous la plume de l'auteur tout leur poids d'irréductible.

Irrémédiable : ce sur quoi on ne peut revenir, ce pour quoi il n'y a pas de remède, est définitivement cassé, brisé, détruit. Car qui peut encore compter sur le temps, lorsque celui-ci se conjugue au passé, se décline en un *avant* et un *après* ? La destruction amoureuse qui se joue à la fois entre l'épouse et l'époux et entre l'épouse et l'amant trouve ainsi son corollaire formel dans la déconstruction temporelle du récit, dont toute la force évocatrice prend sa véritable ampleur au fur et à mesure que se déroule le fil de la narration. Fragmentée, minée, la voix du narrateur ne cesse de tâtonner, prisonnière d'un présent trop lourd à supporter, lancée à corps perdu tantôt vers un hier émerveillé mais hors de portée, tantôt vers un demain qu'elle sait irréalisable malgré le désir lancinant de le voir prendre vie. Amoureux fou d'une femme qui ne parvient jamais à le choisir vraiment, le narrateur questionne chaque seconde, chaque moment vécu ou rêvé, à la recherche d'une improbable explication à sa déraison :

Pourquoi donc un homme pendant des années laboure-t-il son âme en aimant une femme qui ne l'aime pas [...] quelque part au fond de lui-même il doit y avoir un secret, autrement cet homme est un fou, [...] il faut qu'il y ait quelque chose et il faut que je le trouve.

Cette quête incessante est en partie ce qui fait de ce roman un roman de l'émotion vive, où la chair palpite, écorchée, sous la peau des apparences, où l'essentiel de ce qui se dit et se dessine l'est sur le mode de l'extrême, « parce que tout est dans la souffrance », une souffrance qui, tout comme le bonheur à peine effleuré, prend immédiatement naissance pour s'enfler jusqu'à occuper tout le temps et tout l'espace du corps et de l'esprit. Dans la brièveté même du récit reposent les traces de cette fulgurance annoncée par le titre. Et l'écriture de Maxime Mongeon en est une qui se loge à la pointe même du souffle, là où la raréfaction de l'air donne toute son intensité à la brûlure de la désespérance comme à celle de l'émerveillement ; où la respiration retenue, bloquée, ne laisse place qu'au retentissement sonore des battements du cœur dans les veines : « Elle sait qu'en cet instant se trouve incendiée la vie même, que je ne sais plus regarder ailleurs. Une suffocation. [...] C'est le début d'une infinie seconde. »

Tout cela, et bien d'autres choses encore, fait du roman de Mongeon un de ces livres qu'on aurait aimé écrire, parce qu'il s'approche au plus près de ces instants fugaces, de ces gestes minuscules dans lesquels des destins se nouent et des vies se dénouent.

L'âme des pierres

Après avoir publié de nombreux titres pour la jeunesse, dont l'un lui a valu le Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada, Gilles Tibo a choisi pour son premier roman destiné à un public adulte de nous faire partager le destin d'êtres plutôt hors du commun. Si le roman de Mongeon est celui de la respiration constamment sur le point de se paralyser d'angoisse ou d'ébahissement, le roman de Tibo, au contraire, est parcouru par un grand souffle, qui tantôt hurle la violence, tantôt murmure la beauté des choses que les hommes ne savent plus regarder.

Ce grand souffle est tout d'abord celui du vent qui balaie l'île de la Grosse Main, sur laquelle la vie est rude, un vent qui dessèche les corps et les esprits des habitants prisonniers sur un bout de terre peu hospitalier que la mer, quand elle se déchaîne, dispute aux hommes :

Les jours de tempête, les vagues plongeaient au creux des jointures. La mer s'y engouffrait dans un terrible vacarme, faisant trembler l'île de galet en galet comme un grognement de bête, comme un soupir de roche.

Dès le prologue, dont sont extraites ces lignes, se dessine un univers à la fois cruel et grandiose, dans lequel les éléments se répondent et se déchirent : l'eau, la pierre, l'air constituent la matière vive dont sont faits le paysage et les êtres qui tentent d'y survivre.

C'est d'ailleurs par un jour de grande tempête que le Petit verra le jour, premier enfant d'une femme qui n'a jusque-là accouché que de mort-nés. Celui-là s'accrochera à la vie, une vie marquée d'emblée par le déchaînement des éléments qui, d'une manière symbolique, annonce la difficulté des jours à venir. Car le Petit est marqué : dans ce microcosme où la tradition, la répétition des mêmes gestes année après année assure une cohésion sécurisante mais sclérosante, il constitue une énigme, une erreur, une exception :

Le Petit n'avait aucune ressemblance avec les autres membres du clan [...] Habités aux choses maritimes, les pêcheurs ne comprenaient rien aux problèmes de cet enfant. Personne, pas même la femme noire du haut de son expérience, ne proposa de solution satisfaisante. Il fallait attendre.

Mais l'attente ne servira à rien : le Petit, surnommé Gravelin, restera celui que l'eau n'intéresse pas, celui que seuls les galets fascinent, ce « mangeur de pierres » du titre.

Fable symbolique, conte fascinant, le roman de Tibo relate donc, en courts chapitres, le parcours de cet enfant, puis de cet adolescent exclu de la communauté parce qu'il est incompris, différent : il ne parle pas, n'apprend pas, ne comprend rien aux habitudes des siens, ne partage avec eux que la nécessité de la survie, enfermé dans une « brume de roche, qui ne lui permettait que des idées, des sons et des images minérales ».

Dans une écriture linéaire, chronologique et descriptive, Tibo retrace les étapes de l'exclusion, puis de la fascination panique que Gravelin ressent peu à peu pour la rousse Élisabeth, une adolescente elle aussi malmenée par sa famille, et que l'amitié qui l'unit au garçon rejeté finira par mettre au banc des accusés de la communauté. Oui, l'écriture de l'auteur est simple, presque dépouillée, tout comme le paysage et les êtres qu'elle décrit, mais quelle poésie, quelle profondeur elle parvient à transmettre à cette histoire qui sait retrouver les échos mythiques des récits primordiaux.

Les personnages créés par le romancier sont graves, profonds, vrais dans leur simplicité et nous hantent longtemps après la dernière page tournée, après que Gravelin et Élisabeth ont défié les hommes et les éléments pour unir finalement la roche et le feu, l'air et l'eau. Ce sont des personnages marginaux certes, auxquels le lecteur ne s'identifiera pas forcément de prime abord, mais qui rejoignent pourtant ce que nous avons de plus humain, y compris la violence. Ce sont aussi des êtres à travers lesquels l'auteur nous prend par les sens, pour nous réapprendre la grâce tactile, auditive, visuelle, gustative, d'une plume blanche fichée dans une chevelure enflammée, d'un chant de vague sur les galets, d'un vol de mouette, d'un caillou rond glissé sous la langue.

Par son récit déchirant, Gilles Tibo nous offre, pour sa première incursion dans la littérature dite pour adultes, un superbe moment de poésie.

